

Charles Debierre

L'Imprévisible

Travailler avec l'imprévisible, disait-il.
L'avant-visible, son granit noir,
Reste purement et simplement prévenu.
Tant que l'instruction de l'indéfini se poursuit,
On continue de le considérer par défaut.

Alors pour prévenir, dirait-on, la venue du visible
L'écriture influence, elle informe, elle instruit
Ce langage de l'Un où le sens se dénude
Dans l'eau claire des limbes.
Elle le remet sur la voie de l'imprévisible,
Dans le souci de l'imprévoyance.

LE NOM

Le nom seul du chrysanthème
Dont s'entoure mon cœur
Suffit à nous ravir.
Nos manteaux comme la route
Avaient perdu l'odeur de la poussière
Et dans les musiques vénérables nous vacillions
Adorateurs à genoux des idoles du gel.

De petits anges accrochaient au trumeau
Volutes sournoises et rieuses
Sous les œilliftons mystiques du gui
Nos baisers ont survolé
La coquille sans perle de ton froid tablier.
Les Muses champêtres givrent le carreau
Où nos doigts dessinent et blasphèment.
Tant de baisers se sont envolés de vos lèvres
Au souffle qui agite à mon front l'ombre des chandelles !

Donnez-moi, je vous prie, les violents chrysanthèmes
Dont le nom me ravit.
Je veux bien être mort s'ils flamboient sur les tours
Et que leurs nourritures viennent dans ma bouche
Tordre, froides et blanches, mes paroles.

LE BÛCHER

Tête par tête
Au pays où tous meurent
Je porte contre vent
Une main arrondie contrevenue
La flamme d'une bougie
Qu'allument les clartés.

Je viens au jour achevé
Avec sa lumière
Convolutée de sangs éparés.

J'ai tête par tête mortelle
Fait écumer l'amour
Sa lumière controuvée
Et converse
A la table dépose ses grappes mûres
Son soleil étourdi.

Paroles :
Rayons contus
D'une obscure vendange
Cœurs éblouis au point de la lumière
Ne brûlez plus, j'ai votre bûcher sauvé
Sauvé son feu plus éteint
Que la mort du feu.

Tu as déchiré la sourde horreur
De l'irréciprocité
(petit mot que l'on peine à prononcer
tant il est hirsute!).

Tu m'as déchiré
Quand je t'ai donné
Des yeux.

Voilà que tu t'es détourné,
Levant l'arme du mépris
Que je me porte

A la figure en larmes.
Quand la réalité devient livre ouvert
Que l'on a le compte des cailloux noirs
Du ballast, et que le train brûle au soleil
Comme un lézard tranché
Sur la voie
Ses wagons sombres dorés et verts
Et que la fumée par rafales
Nous affronte
Quand toutes les couleurs
Saisissent leurs matières
Que le monde

Est une main sans anneaux
Ouvrte sur le fond noir
D'une autre terre.

Présent
Petit crime répété du Temps
Si je pense
Que je t'aime
Il se dépose sur mon cœur
Une fine pluie d'or.
Il ne respire plus.

Son corps étouffait
Le creux de mon amour
Et maintenant tu planes
O Temps vers l'ombre noire
De son vol!
J'exultai — goûtant
La souffrance nubile
De nous voir sans liens
De nous connaître pour ce que nous sommes.

Moi printemps, arbres fruitiers en fleurs
Sur la place bruyante
Et toi solaire, disque royal des étés, miroir
Gouvernant les jours
Qui tarissent nos larmes.
Des bandelettes d'or
Des hiéroglyphes murmurés
Le vol des mouches dans les parfums d'encens
Médisent de nous.

Je crains que la pauvre fontaine
Où je bois l'eau de la saison
Ne soit morte.
Les faits sont à vif
Sous une lame acérée de mémoire.
Où es-tu toi qui tenais mon corps
Dans ses mains nues, étonnamment ?
Toi qu'aucun soleil ne peut altérer ?
Je sais que tu es revenu à l'aube
De ta vie, dans l'ornière de tes jours
Et que je suis l'enjambée qui
Te libérera tandis que les couleurs
Tes épouses
M'effaceront.

Tout est plus clair
Mais aussi plus hostile sans toi.
Relique naufragée sur l'Antique Corail
D'Italie, visiteur nu d'un pays
Rouge sang
La nuit descend sur moi.

Retrouverais-je le devoir sombre
De te tromper ? Je voudrais que
L'on me tache dès lors que je suis
Ce regret d'avoir été un jour
Un jour de paroles et d'inconfort
Mené par toi comme un enfant pensif
Par un autre plus audacieux
Et plus jeune
A Cythère.
A l'époque où l'île fut si longtemps
Sans eau et sans lumière.

SIESTES

Aux heures d'inertie
Ils cassent d'un geste doux
Une fleur superbe et odorante
A l'arbre d'un jardin secret penché sur la rue.

Ils l'offrent à un enfant qui marche devant eux
Dans la crainte des rituels
De la désolation solaire.
La femme y brille comme un œil de deuil.

Eux, les pousses d'hommes
Les jeunesses superbes qui nous précèdent !

Dans le poème une nouvelle fois
L'allégeance d'un peintre
Au silence de l'amoureuse endormie
Dans l'épuisement de l'autre
Au silence qui repose les vignes
Les terrasses et les cyprès
Torches vertes debout autour de la maison
Comme les paysans, les mains croisées
Sur leurs bûches, méditent
L'orgueil éclatant des désirs
Venus avec les mouches rieuses
Dansant à la fenêtre comme des rubans rouges.

Silence sédentaire
Tenant tout en son poing
Qui n'apprend que la légèreté et soumet la douleur.

O peintre qui extrait la saveur
Sois le courageux vainqueur là où s'enroule
Le goût de la salive, la volute de la sève
Là exactement où dorment nos silences
Comme la rose des vents.

Oui par la vertu de tes couleurs
Être ensoleillé à la joue
Comme touché par une main laborieuse
Au visage qui pâlit de ne rien avoir pu dire !
Caresse de l'armure à l'évanouissement du combat.
O larmes, vous larmes sur la joue
De qui n'avait jamais pleuré
Larmes versées à l'achèvement d'un supplice douteux
J'aurais voulu vous offrir la coupe des pupilles
Débordante d'une impure supplique.

La tête coupée du baptême
Était cette danseuse nageant
A la source de sa fraîcheur
Sur le miroir silencieux
Et lointain de son amour
Pour lui.
Chaque matin sonnait une même danse
Propitiatoire.
A l'arbre déjà mûr, détachant presque son fruit
Succédait étincelante la coupe d'or
Dressée haute au-dessus des fêtes et de l'emprise.

«Voilà, dit la passante inconsciente, l'amour est fait.»

Et dans l'embrasure du poème
Je revois le peintre.
Partir ne lui cause aucune peine
Car seuls lui importent les préparatifs
Le chant matinal du coq.
Il sent déjà fraichir son talon ensommeillé
Et la rosée battre son pied nu.

Puisqu'en amour on ne peut finir
Autrement que par la mort,
Sa forme familière de cruche brisée
Dont on conserve soigneusement dans un tiroir la
Anse.

Puisque sans savoir pourquoi
On ne peut s'en défaire.
On a tout perdu, il ne reste qu'elle,
Mais on ne jettera jamais cette anse inutile.
On aime trop, au cours de nos gestes quotidiens,
Achopper à sa présence.

Sait-on seulement de quoi elle répond ?
Puisque l'amour n'est que ce besoin de sauvegarde,
Il ne peut que la retrouver.

Un instant lui est réservé
Où, sur la fenêtre sans volets,
L'un des amants voit la cruche
Intacte.

Nulle trace de restauration
Et nul étonnement de sa part
Puisqu'un rêve l'avait informé.

Il s'éveille à la vision que je dis,
Tend sa main et la saisit.
Personne ne le voit s'abreuer
Puisque l'amour s'empare de la mort.